



HAL
open science

Nicole Bensacq-Tixier, La France en Chine de Sun Yat-sen à Mao Zedong, 1918-1953, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2014 [compte-rendu]

David Serfass

► **To cite this version:**

David Serfass. Nicole Bensacq-Tixier, La France en Chine de Sun Yat-sen à Mao Zedong, 1918-1953, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2014 [compte-rendu]. *Études Chinoises*, 2016, 35 (1), pp.273-276. hal-04356231

HAL Id: hal-04356231

<https://hal.science/hal-04356231>

Submitted on 20 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nicole Bensacq-Tixier, *La France en Chine de Sun Yat-sen à Mao Zedong, 1918-1953*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, coll. «Histoires», 2014

David Serfass

Citer ce document / Cite this document :

Serfass David. Nicole Bensacq-Tixier, *La France en Chine de Sun Yat-sen à Mao Zedong, 1918-1953*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, coll. «Histoires», 2014. In: *Études chinoises*, vol. 35, n°1, 2016. La Vertu administrative à l'oeuvre : hommage à Pierre-Étienne Will II. pp. 273-276;

https://www.persee.fr/doc/etchi_0755-5857_2016_num_35_1_1566_t10_0273_0000_1

Fichier pdf généré le 15/09/2022

Nicole Bensacq-Tixier, *La France en Chine de Sun Yat-sen à Mao Zedong, 1918-1953*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoires », 2014. 751 pages

Pour qui ne connaîtrait pas le travail de longue haleine consacré par Nicole Bensacq-Tixier aux diplomates et consuls français, le titre de ce nouvel opus pourrait laisser croire qu'il embrasse l'histoire de la présence française en Chine sous tous ses aspects. Or c'est bien d'une étude des agents et des postes de la représentation française qu'il s'agit essentiellement. Ce livre fait suite à un premier volet portant sur la fin des Qing publié aux Indes savantes (*Dictionnaire du corps diplomatique et consulaire français en Chine : 1840-1911*, 2003 ; *Histoire des diplomates et consuls français en Chine (1840-1911)*, 2008) et complète le *Dictionnaire biographique des diplomates et consuls en Chine : 1918-1953* (PU de Rennes, 2013).

Étudiée sous cet angle, la période républicaine (1912-49) apparaît non plus seulement comme cette parenthèse noire marquée par un délitement politique profitant aux puissances étrangères que viendrait clore la proclamation d'une République populaire centralisée et souveraine, mais aussi comme une période de grande vitalité politique au cours de laquelle furent amorcés certains des succès portés au crédit du régime communiste. C'est le cas en particulier du reflux graduel de l'ingérence étrangère, certes masqué par l'invasion japonaise. Que ce soit sous l'effet des explosions populaires qui jalonnent la période ou au fil des offensives diplomatiques que lance la Chine, l'emprise étrangère se relâche progressivement jusqu'à l'abolition du régime d'extraterritorialité et la restitution des concessions. Cette décision est prise simultanément par le Japon et par les Alliés en 1943 afin de renforcer respectivement Nankin et Chongqing. Certes, elle constitue davantage un épisode de la guerre entre puissances qu'une victoire chinoise sur ces dernières. Pourtant, l'existence des enclaves étrangères était en sursis depuis l'arrivée au pouvoir des Nationalistes en 1928 qui n'ont cessé de réclamer leur suppression. Bref, conserver les privilèges acquis au siècle précédent n'est pas tâche facile pour les diplomates étrangers. Elle est particulièrement ardue pour la France qui voit s'effondrer pierre après pierre sa position dans la région jusqu'à la perte irrémédiable du joyau indochinois dont l'ouvrage souligne combien son destin est lié à la politique française en Chine.

Le récit de ce déclin s'articule en trois phases : les Français face aux luttes entre seigneurs de la guerre et à l'essor du pouvoir nationaliste (1918-37) ; divisions et attermolements français dans le contexte à la fois asiatique et européen de la guerre (1937-45) ; démantèlement des possessions de la France et départ de ses représentants (1946-53). La première partie de l'ouvrage nous

présente, poste après poste, la vie des personnels diplomatique et consulaire – les premiers tiennent à cette distinction – prise dans les soubresauts d'une histoire marquée notamment par l'Expédition du nord (1926-28) dont on suit la marche et ses conséquences directes pour les agents français. Tels Fabrice à Waterloo, ces derniers ne comprennent bien souvent que ce qu'ils ont sous les yeux, livrant ainsi dans leurs rapports, que l'auteur cite généreusement, des témoignages à vif sur la diffusion du sentiment nationaliste et la reconfiguration du pouvoir politique qu'entraîne l'essor du Guomindang. Afin de protéger les intérêts de la France, ces agents sont amenés à s'allier à la pègre shanghaienne (p. 150) ou à jouer les intermédiaires entre potentats locaux (p. 169). La guerre (deuxième partie) complique encore le tableau en superposant à la lutte des forces en présence (nationalistes, communistes, Japonais et collaborateurs), les divisions entre diplomates fidèles à Vichy et partisans de la France libre, nombreux en Chine. Ce n'est pas le moindre mérite de l'ouvrage que de nous guider à travers cette histoire complexe qui intéressera les spécialistes du gaullisme de guerre. Ces divisions rendent inconfortable la position de l'ambassadeur Henri Cosme qui est obligé de louvoyer entre Chongqing et Nankin (c'est-à-dire Tokyo) pour protéger les intérêts français en Indochine devenus, après la perte des concessions, le principal enjeu de la politique française en Chine. N. Bensacq-Tixier décrit minutieusement ces tractations – déjà traitées par Fabienne Mercier (*Vichy face à Chiang Kai-Shek : histoire diplomatique*, L'Harmattan, 1995) – dont ressort un portrait peu amène de Cosme décrit comme « le valet des Japonais devant lesquels il ne cesse de trembler » (p. 319) sans que soit cité le travail de Marianne Bastid-Bruguière qui nuance pourtant cette accusation (« Les relations entre l'Indochine de Decoux et le gouvernement de Wang Jingwei pendant la deuxième guerre mondiale », in L. Cesari et D. Varaschin (dir.), *Les relations franco-chinoises au vingtième siècle et leurs antécédents*, Artois Presses Université, 2003). Pour éviter que la rétrocession des concessions en zone occupée ne soit perçue comme une reconnaissance *de facto* de Nankin, la France l'adresse à la nation chinoise dans son ensemble (p. 406). Ces subtilités diplomatiques censées ménager les deux camps n'empêchent pas une défaite française sur tous les tableaux : rupture de Chongqing avec Vichy (31 juillet 1943) et coup de force japonais en Indochine (9 mars 1945). Au lendemain de la défaite du Japon (troisième partie), la France doit faire face à la liquidation effective de ses possessions qu'elle tente de limiter et de retarder par un « tenace acharnement procédurier » (p. 544). Si, dans un premier temps, elle espère profiter économiquement de la reconstruction de la Chine malgré l'avantage pris par les États-Unis, la France déchant vite. Elle organise le rapatriement de ses ressortissants, dont certains risquent d'être jugés pour collaboration avec le Japon, et supprime les petits postes consulaires. La victoire des communistes accélère le déclin

de la présence française. Une nouvelle fois, la question indochinoise pèse sur l'action des agents en Chine qui font pression pour que le gouvernement communiste soit reconnu. Soucieux de ne pas remettre en cause l'aide américaine et d'éviter un renforcement du Viêt Minh, Paris en décide autrement. Les mesures vexatoires se multiplient en Chine, suivies d'expulsions assorties de ce qui s'apparente à des demandes de rançon sous forme d'arriérés douteux que les Français sont sommés de payer en échange d'un visa. Dernier consul à partir, Léon Jankélévitch quitte Pékin le 5 octobre 1953. Désormais reléguée à la périphérie de la Chine (Hongkong et Taïpei), la France devra attendre janvier 1964 pour rétablir ses relations diplomatiques avec Pékin.

Choissant d'appuyer ce récit très factuel presque exclusivement sur les sources diplomatiques, l'auteur restitue l'expérience des agents français jusque dans ses moindres détails. Loin de la diplomatie de salon, l'ouvrage donne à voir l'action au quotidien de ces hommes qui se préoccupent souvent moins de grande politique que de faire réparer le toit sous lequel ils dorment, jusqu'à ce qu'une nouvelle catastrophe (explosion de l'arsenal voisin, bombardement japonais, etc.) ne les oblige à tout recommencer. De fait, la « carrière de Chine » n'est pas une sinécure comme en témoignent les nombreux décès qui touchent les agents français et leur famille ainsi que les conditions parfois effroyables dans lesquelles ils exercent leur métier (le consulat de Pakhoi à Hainan est particulièrement redouté). Si l'histoire de ces destins souvent tragiques s'embarrasse d'une foule de détails anecdotiques (jusqu'au nombre d'assiettes dont dispose tel consul), elle incite à prolonger cette lecture par celle du *Dictionnaire biographique*. Parmi les quelque 190 notices qu'il contient, on retiendra notamment celle de Jules Médard, né de mère chinoise et victime, pour cette raison, des préjugés racistes de ses collègues, auteur en 1927 d'un *Dictionnaire franco-chinois des sciences morales et politiques* faisant autorité, qui se retrouve complètement isolé à Hainan pendant la guerre, ou encore celle de Léon Jankélévitch (frère de Vladimir), fin lettré considéré comme le meilleur sinologue de la carrière, qui, touché par les lois antisémites de Vichy, œuvre en faveur de la France libre puis pour l'armée britannique avant de retrouver son poste après-guerre.

Ce parti pris atteint par endroit ses limites lorsque l'auteur prend pour argent comptant les informations contenues dans ses sources sans chercher à les recouper avec ce que l'on sait de la période grâce aux nombreux travaux existants. En effet, la maigre bibliographie ne contient que des références en français souvent datées (il est fait un grand usage d'Harold Isaacs). Ces lacunes conduisent, par exemple, N. Bensacq-Tixier à affirmer, reprenant en cela les rumeurs qui courent après 1938, que Wang Jingwei est un agent de Chongqing (p. 313) et qu'il réunit « deux cent soixante membres du Guomindang » (p. 322) alors qu'il ne s'agit, pour la plupart, que de collaborateurs de la première

heure recrutés faute, justement, de défections dans les rangs nationalistes. De même, on peut s'étonner que l'auteur contredise l'historiographie de la Longue marche en affirmant que « les troupes communistes laissent derrière elles des champs de ruines, incendiant villages et maisons dans les régions qu'elles traversent » sur la seule foi du témoignage du père Eymard, absent des lieux jusqu'en 1935 (la source exacte n'est pas précisée, comme c'est souvent le cas dans l'ouvrage). Par ailleurs, les nombreuses coquilles de *pinyin* (Yuan Chikai/Yuan Shikai, Yen Xishan/Yan Xishan, etc.) ont pour fâcheuse conséquence de faire disparaître de l'index les occurrences fautives. On regrettera, enfin, l'absence d'une conclusion générale qui aurait été l'occasion pour l'auteur de dépasser le cadre très français de son étude pour nous éclairer sur l'enseignement plus large qui peut en être tiré quant à l'histoire de la présence étrangère en Chine.

David Serfass (EHESS)

Yinde Zhang, *Mo Yan, le lieu de la fiction*, Paris : Éditions du Seuil, 2014.
316 pages

Avec ce titre que l'apposition rend au premier abord un tantinet énigmatique, Zhang Yinde situe l'œuvre de Mo Yan 莫言 sous les deux espèces de l'enracinement et de l'universalité. Le « lieu » désigne bien sûr Gaomi 高密, au Shandong, lieu réel mais transcendé par la parole du romancier, et donc voué à s'universaliser comme il advient à tout lieu géographique dès lors que l'imaginaire d'un grand créateur s'en empare. Mais ce « lieu de la fiction » renvoie aussi à la position singulière de l'écrivain, lequel par essence n'est à sa place nulle part, selon la théorie de la paratopie de Dominique Maingueneau à laquelle Zhang Yinde se réfère explicitement à la fin de son introduction.

L'ouvrage se compose de deux grandes parties. Dans la première, « L'œuvre en contexte », Zhang Yinde s'efforce de dégager les traits saillants de l'œuvre (dont il rappelle qu'elle comporte, outre les grands romans, plus de cent nouvelles, des poèmes et même des pièces de théâtre ou des scénarios écrits pour le cinéma ou la télévision), en éclairant la manière dont ils se sont cristallisés peu à peu. L'enquête commence donc par une évocation du parcours créatif de l'auteur, enchâssée dans un rappel à grands traits des principaux développements de l'histoire littéraire postérieure à la Révolution culturelle : on y suit les débuts d'écrivain de Mo Yan, sa formation à l'Institut des arts de l'Armée populaire de libération, et la première apparition, dans deux nouvelles de 1985, de Gaomi, le pays natal dont il fera le centre de sa « géographie littéraire personnelle ». Zhang Yinde prend soin de préciser au passage ce qui distingue